

# Une culture de l'appel, intervention de Mgr Rougé

Vendredi 2 Octobre 2020 : Journée pour les responsables Pastorale des vocations

## Le plan de son intervention :

- Le témoignage des oblates de l'eucharistie
- Une culture à expliciter
  1. **L'appel du père**
    - a. L'adoration de Dieu
    - b. L'option pour l'invisible et l'éternité
  2. **Le sacerdoce du Christ**
    - a. Sacerdoce baptismal et culture de l'offrande
    - b. Vie sacramentelle et sacrement de l'ordre
  3. **Liberté de l'Esprit**
    - a. Grâce efficace, grâce suffisante et coopération
    - b. De la précaution stérilisante au risque vivifiant
- Elaborer des instruments et une méthodologie d'explicitation, de formation et d'accompagnement.

**Sr Marie Valérie Lagarrigue** : Un très grand merci, Monseigneur Rougé, de nous aider aujourd'hui à réfléchir à ce grand enjeu d'une culture de l'appel pour notre Eglise.

## Monseigneur Mathieu Rougé

Merci ma sœur, merci au contraire de votre invitation. Je suis très heureux de pouvoir passer ce temps avec vous. Comme pour tout le monde, ce sujet me tient très fortement à cœur, il est je crois très important que la culture de l'appel se développe, se réveille, se diffuse et ne soit pas simplement le fait de quelques spécialistes des vocations ou que les prêtres et consacrés eux-mêmes mais que tout le peuple de Dieu soit habité par cette culture de l'appel. Et quand je pense vocation, et je suis heureux de ce que j'ai sous les yeux et de croiser aussi des visages connus et aimés, je pense non seulement les vocations sacerdotales mais aussi les vocations religieuses féminines qui sont décisives pour que l'Eglise soit pleinement elle-même. Ce n'est pas pour rien que dans les 8 chapitres de *Lumen Gentium*, il y en a un qui est dédié de manière complète à la vie consacrée et puis le 8è avec la figure mariale que l'Eglise dit aussi quelque chose de cette icône de l'Eglise pleinement vivante qu'est la vie consacrée féminine et notamment contemplative.

Alors en introduction à ma réflexion sur la culture de l'appel, c'est-à-dire avant la culture de l'appel que nous répercutons, l'appel que Dieu adresse, l'appel que Dieu nous adresse à chacun, qui nous fait vivre et l'appel de Dieu qui précède évidemment tous les appels que nous pouvons répercuter. Pour introduire cela, je voudrais commencer par partager avec vous quelque chose qui m'a beaucoup touché pas plus tard que mercredi dernier. Pour la première fois dans ma jeune vie d'évêque, j'ai eu à présider un chapitre d'élection pour une petite congrégation, en fait en train de s'éteindre, de mon diocèse qui a été extraordinaire puisqu'elle a été en quelque sorte, bien avant Jeanne Garnier et beaucoup de lieux publics, elle a été la congrégation qui a inventé un peu l'accompagnement de fin de vie, les soins palliatifs à la clinique Notre Dame du Lac de Rueil, elles sont diocésaines, **les oblates de l'Eucharistie** qui a eu 3 maisons dans son histoire, qui en a encore 2, une congrégation où la vie contemplative, la vie eucharistique et la vie de présence auprès des malades en fin de vie ont vraiment été pensées de paire. Un certain nombre de femmes sont entrées dans cette congrégation pour une vie contemplative dont elles ont découvert qu'elle pouvait avoir un prolongement de service des personnes en fin de vie. J'ai présidé ce chapitre d'élection, certaines parmi vous en ont l'habitude, on vérifie que l'urne est vide, que personne n'a bourré les urnes comme en Corse ou ailleurs, et puis quasiment comme un conclave, une fois que les sœurs ont voté, la première scrutatrice donne à

l'évêque le bulletin qui lit à haute voix le nom et qui le donne à la deuxième scrutatrice qui vérifie que l'évêque a bien lu ou n'a voulu dire un nom différent. On compare ensuite le décompte des voix, il y avait 7 votantes donc c'était quand même assez simple, et on proclame les résultats. Après cette élection et la messe d'action de grâce, nous avons déjeuné ensemble et dans la conversation, j'ai invité les sœurs à me raconter un peu leur vocation. Et c'était magnifique de beauté, de profondeur, d'authenticité. Et ce qui m'a vraiment touché, c'est de voir que la plupart de ces sœurs ont dit, voilà moi à 5 ans, je savais que je serai religieuse. Il y en a même une qui a dit, dès le sein de ma mère, je savais que je serai consacrée. Et pour ces femmes, âgées, profondément enracinées, burinées par des années et des années de vie de prière et de service des mourants, l'appel perçu était évidemment un appel à mettre en œuvre, parce que quand Dieu a parlé, il y a à répondre oui me voici. La question est presque sans appel. J'ai trouvé qu'il y avait chez ces femmes un sens de Dieu extraordinaire et une culture en fait spirituelle, une culture au sens, pas les beaux-arts et les belles lettres évidemment, mais en fait une sorte d'ethos, de manière d'être, de vivre, et qui à bien des égards, est à distance de ce que vivent les jeunes aujourd'hui dans un monde où Dieu est si peu reconnu et dans un monde où la liberté individuelle est tellement exaltée que l'idée d'obéir à Dieu parce qu'il a parlé est tout à fait hors des perspectives. Alors il ne faut pas sans doute forcer cette rupture culturelle, j'entendais en venant et en priant mes anges gardiens qui ont été aussi efficaces que leur fête leur suggère de fendre les embouteillages, que Don Camillo avait encore eu un immense succès lors de sa dernière diffusion, donc nos contemporains sont encore touchés par la figure classique du prêtre, et cela dit, nous voyons bien qu'il y a une grande distance. Peut-être que certains d'entre nous ont comme moi aussi fait l'expérience d'une vocation ressentie très jeune qui a pu passer très jeune par le service de la messe éventuellement quotidien et malgré tout nous sommes dans ce contexte de rupture culturelle où l'idée que Dieu parle et que quand Dieu parle il est bon de lui répondre oui, est loin de nous. Voilà pourquoi, et c'est le 2<sup>e</sup> point de mon introduction comme vous avez pu le voir sur le plan qui vous a été distribué, je crois **que nous avons aujourd'hui à nous mettre dans une logique d'explicitation**. L'idée que parmi les jeunes chrétiens, certains sont appelés à devenir prêtres ou consacrés, pouvait aller de soi il y a encore 50 ans dans la société, 20 ou 30 ans dans certaines familles catholiques et aujourd'hui elle est tellement implicite dans le meilleur des cas que si nous ne l'explicitons pas de manière nouvelle avec d'avantage de soin, l'appel de Dieu n'est pas relayé. C'est le passage des apôtres bien sûr dans le 1<sup>er</sup> testament : qui enverrai-je ? qui va annoncer la bonne nouvelle si nous ne le faisons pas nous-mêmes ? et donc je crois, et je trouve très intéressant votre réflexion d'aujourd'hui, que nous avons à réfléchir, à travailler à mettre en œuvre une nouvelle forme d'explicitation de l'appel du Seigneur.

Alors je vous propose 3 séries de réflexion autour de l'appel du Père, le sacerdoce du Christ, la liberté de l'Esprit. On pourra d'ailleurs voir dans la 1<sup>ère</sup> partie un lien au baptême, dans la 2<sup>e</sup> un lien à l'eucharistie, dans la 3<sup>e</sup> un lien à la confirmation. Sans doute aussi dans la 1<sup>ère</sup> à la pastorale de la foi, dans la 2<sup>e</sup>, la pastorale de l'espérance, dans la 3<sup>e</sup> la pastorale de la charité. Ce n'est pas par ordre formel que je dis cela, je pense que ça rejoint des choses très profondes.

## 1. L'appel du père

Alors d'abord, l'appel du Père. Ça rejoint ce que je disais à l'instant en m'appuyant sur le témoignage de ces oblates de l'Eucharistie. Je crois que la 1<sup>ère</sup> explicitation à développer en vue d'une culture de l'appel, c'est le mystère de Dieu qui parle, qui appelle et qui est vraiment reconnu comme Dieu. Nous avons dans la tête et dans le cœur tous les appels de l'Écriture depuis l'appel d'Abraham, des vocations des prophètes, l'appel des 1ers disciples, tout cela concentré dans la manifestation de la vocation du Christ à son baptême et encore pleinement manifesté **dans l'offrande de tout son être** à la croix, ce mystère de Dieu qui parle, qui appelle, nous avons à l'annoncer parce que les oreilles contemporaines se sont déshabituées à l'écoute de Dieu, au point de penser qu'il ne parle pas. Et puis nous avons à faire une véritable pédagogie spirituelle de la divinité de Dieu. Dieu est Dieu, c'est de lui que tout vient et vers lui que tout va. Si nous ne reconnaissons pas Dieu comme celui qui est le Saint, celui qui est la

source, celui qui est le terme, mais simplement comme une option intellectuelle ou sensible parmi d'autres, nous ne pouvons pas véritablement être les témoins de ces appels. Il faut qu'il y ait ce travail d'abord pour nous-mêmes toujours à refaire pour **entrer dans une véritable relation d'adoration à l'égard de Dieu** et nous avons à, me semble-t-il, faire une véritable pédagogie de Dieu comme méritant l'adoration et comme Dieu parlant, appelant effectivement. C'est le 7<sup>e</sup> don du Saint Esprit qui achève ce septénaire à la fois symbolique et très prégnant, qui résume tous les autres, l'esprit d'adoration. Dans la préparation de la confirmation par exemple, je crois que c'est très important de développer une catéchèse des dons de l'esprit en général, don de conseil, don de force, autant pour le discernement mais aussi et peut-être d'abord l'esprit d'adoration. La reconnaissance de Dieu comme Dieu. Et je complète cette première étape par ce que j'ai marqué : l'option pour l'invisible et l'éternité. Sans doute certains d'entre vous ont-ils lu et apprécié comme moi ce livre plutôt de la jeunesse académique du futur cardinal Ratzinger, futur Benoît XVI, « la foi chrétienne hier et aujourd'hui », avec sa magnifique introduction sur l'attitude de foi présentée dans toute sa difficulté et sa part de combat, et je pense maintenant au début du corps du texte sur l'option de croire « je crois » où le jeune Ratzinger explique de manière très intéressante que dire « je crois », c'est faire une option pour l'invisible, c'est faire l'option que ce que nous voyons, ce que nous percevons ne résume pas l'ensemble du réel, et que la profondeur du réel dépasse ce que nous en percevons, ce qui est particulièrement difficile à une époque d'omniprésence des images et d'exacerbation de tout ce qui est de l'ordre de la sensibilité. Celui qui dit « je crois » perçoit, affirme que le plus profond du réel ne se limite pas à ce qu'il voit. Je crois que ce sens de l'invisible, du dépassement des sens pour construire l'expérience humaine dans sa richesse est aussi très important pour entrer dans cette logique d'adoration et d'accueil de l'appel de Dieu. J'ai mis 'pour l'invisible et pour l'éternité', c'est un peu une autre manière de dire la même chose. Tout ce qui concerne les fins dernières est assez absent de notre vie chrétienne ordinaire, seulement j'ai proposé aux prêtres du diocèse, après cette crise sanitaire ou à l'occasion de cette crise sanitaire dont nous allons finir par sortir, qui a remis le mystère de la mort voire son occultation dans notre société contemporaine occidentale au cœur du questionnement spirituel je trouve, je crois que nous allons devoir à nouveau parler des fins dernières. Et je crois qu'il y a là quelque chose d'essentiel, être capable de comprendre que notre vie est faite pour l'éternité. Le confinement dont nous devrions avoir hâte de sortir, c'est le confinement terrestre, pour entrer dans le grand déconfinement de la gloire éternelle. Amélie Nothomb, qui fut ma camarade d'enfance, nous habitons dans le même immeuble aux Etats-Unis, a écrit un très beau texte qui a été publié sur le site de France Inter au moment où elle a perdu son père, je me souviens, dans l'ascenseur de mon enfance, grand diplomate belge, que la mort c'était une immense ouverture. Comment comprendre le célibat pour le Royaume si nous n'avons pas un tant soit peu **le sens de l'éternité** ? comment aider les jeunes à percevoir un appel au célibat pour le Royaume qui est présent, qui les pousse au-delà de ce qu'ils comprennent à un surcroît de générosité pour l'offrande de leur vie mais sans avoir suffisamment le sens des fins dernières ? voilà la 1<sup>ère</sup> série de choses qui me semblaient important de pouvoir dire avec vous ce matin. Je pense qu'une culture de l'appel ne peut pas ne pas être fondée théologiquement et théologiquement sur l'adoration de Dieu. La foi en sa Parole, la foi au-delà du visible, comme si on voyait l'invisible, vous vous rappelez cette formule de l'Écriture, la foi au-delà du visible en son amour et le désir au-delà du visible de la vie éternelle dans sa gloire. Nous avons à nous mettre dans la logique du Royaume pour dire qu'une culture de l'appel, est une culture de l'adoration, une culture de la foi, une culture du Royaume.

Alors maintenant 2<sup>e</sup> étape,

## 2. Le sacerdoce du Christ.

J'ai d'abord marqué '**sacerdoce baptismal et culture de l'offrande**'. Nous savons bien, il y a un écueil aujourd'hui dans la pastorale des vocations, c'est d'insister tellement sur la vocation baptismale de tous que nous n'arriverions plus à annoncer, à proposer la vocation spécifique à la vie consacrée ou à

la vie sacerdotale. Mais il y aurait un autre écueil, c'est à détacher la vocation spécifique du sol spirituellement essentiel et fertile de la vocation baptismale. Et la vocation baptismale grande mise en lumière, remise en lumière de Vatican II nous le savons, mais qui a toujours besoin d'être annoncée dans sa profondeur. Vous le savez, nous le savons, le sacerdoce baptismal ce n'est pas simplement le droit de choisir des chants ou de contribuer au discernement sur le choix des couleurs pour la salle paroissiale mais c'est la vocation de tous à offrir leur vie. C'est la perception de la vie chrétienne comme vie consacrée. C'est la perception de la vie chrétienne comme pleine advenue à elle-même de la vie humaine, comme étant reçue de Dieu pour être offerte à Dieu et aux frères. C'est la bonne nouvelle que nous avons à partager : notre vie n'est pas un non-sens, elle nous est donnée pour que nous la partagions et nous ne nous trouvons nous-mêmes que si nous entrons dans cette logique d'offrande. Et nous savons à quel point ça nous menace tous et en particulier à notre époque. Nos contemporains, nos frères et sœurs dans la foi ont peur de se perdre en se donnant. Or nous le savons d'expérience, en faisant aussi dans la prière de St François d'Assise, que nous fêterons après-demain, c'est en se donnant qu'on se trouve. Alors nous savons bien qu'il y a pu y avoir tout un langage, une spiritualité plus ou moins authentique, une pédagogie du sacrifice qui a pu être malfaisante parce qu'elle était purement négative, doloriste, et qu'en fait elle n'était pas chrétienne. On était dans la logique du sacrifice finalement païen « do ut des » que je me retire quelque chose à moi-même en me faisant du mal pour pouvoir en espérer en retour un peu de bien de Dieu. Nous savons bien que le sacrifice dans lequel le Christ nous introduit, dans la nouveauté de son alliance, préparé d'ailleurs par l'offrande des premiers fruits dans la première alliance, l'offrande véritable, le sacrifice véritable, c'est l'offrande des dons reçus, c'est le sacrifice de louange, c'est la logique la plus profonde et la plus belle de la vie, la vie nous est donnée pour que nous la partagions, pour que nous l'offrions et c'est cela qui rend notre vie vraiment personnelle, vraiment belle, vraiment joyeuse, vraiment féconde. Je crois que c'est très très très important que nous insistions et que nous explicitions une culture de l'offrande. Quel est un des textes les plus éclairant pour la vie chrétienne ? c'est évidemment Romains 12. La lettre aux Romains, synthèse par excellence de la foi, vraiment le chef d'œuvre de Paul, cette relecture très complète de toute l'existence humaine et chrétienne, personnelle et collective qui commence dans sa partie parénétique, je vous invite mes frères à offrir votre vie, c'est cela le culte véritable. Donc le sacerdoce baptismal et puis évidemment **la vie sacramentelle et le sacrement de l'ordre**. Et là je crois qu'il y a pour une véritable culture de l'appel qui soit non plus une culture des sacrements, il y a à approfondir le fait que les sacrements ne sont pas des dimensions anodines, secondaires ou même secondes de la vie chrétienne mais qu'elles en sont la structuration. En un sens, tout est sacramentel dans la vie de l'Eglise. J'ai naguère proposé et donné un grand nombre de fois un séminaire de master en théologie qui s'intitulait « Grâce sacramentelle et sacramentalité de la grâce ». D'une manière ou d'une autre, la grâce de Dieu se relie toujours, pas de manière immédiate, mais se relie toujours à la logique des sacrements. Et je crois que nous avons à approfondir vraiment cette dimension proprement sacramentelle. Dans les sacrements de l'initiation, je pense de ce point de vue-là à la place de la confirmation, tant qu'on n'a pas le sens profond de la confirmation, on n'est pas vraiment dans la logique des sacrements parce qu'on dit à quoi ça sert dans une logique utilitariste qui n'est pas celle de la surabondance des dons de Dieu et puis on ne perçoit pas vraiment comment la vie chrétienne c'est passer par la mort avec le Christ pour ressusciter avec lui pour une vie nouvelle dans l'Esprit et une vie qui s'épanouit dans l'Eucharistie. Là aussi toute la théologie de l'ordre de l'initiation doit être provoquée personnellement, je ne sais pas si le délégué vocations de Dijon est parmi nous ou nous suit sur Zoom mais je salue la liberté, l'audace en matière d'une initiation sacramentelle du diocèse de Dijon, et même réfléchissons aussi à la manière de resituer d'avantage la confirmation comme essentielle pour l'entrée dans la vie chrétienne. Et puis aussi bien sûr, le sacrement de l'eucharistie, une des raisons, je pense, de la relative éclipse des vocations, nombreuses raisons, est une certaine faiblesse de notre théologie eucharistique. Alors le confinement a permis de redécouvrir la communion spirituelle et j'en suis très heureux ayant fait ma thèse sur un auteur qui est un des théoriciens de la

communion spirituelle, Guillaume de St Thierry, je m'attristais qu'elle soit si peu connue, je me souviens lors d'un synode récent que mon archevêque d'alors m'avait demandé de lui faire une note sur le sujet parce que finalement il n'avait pas les idées très au clair sur ce point, c'était super, mais en même temps contrairement à la richesse juste de la théologie de la communion spirituelle, j'ai entendu ici ou là des propos finalement relativisant complètement la célébration effective, corporelle, communautaire de l'eucharistie, qui met en lumière une certaine fragilité de notre théologie eucharistique. J'ai confié cela sur la question de l'éternité, de la place, de la perspective de la vie éternelle dans la vie contemporaine et ce sera la conclusion d'un petit livre que je publierai le 4 novembre, sur cette question que l'eucharistie j'espère bien qu'il y aura quelque chose vers la fin de l'année pastorale ou de l'année civile. Ce qui est vrai pour le sacrement de l'initiation, le sacrement de l'eucharistie, est évidemment vrai aussi sur le sacrement de l'ordre. Là je pense qu'autant je suis personnellement depuis très longtemps foncièrement anticlérical, en tout cas comme option de fond, j'espère ne pas être clérical dans mon fonctionnement, mais je crois beaucoup que le pape a eu raison de mettre en lumière les écueils possibles du cléralisme. Mais ce mot valise a été tellement repris à tort et à travers qu'ici ou là, en fait, il cache mal une remise en cause comme telle du sacrement de l'ordre. Et donc, une remise en cause de l'organisme sacramentel comme tel. J'ai longtemps aussi enseigné au sacrement de l'ordre et j'aimais bien mettre comme sous-titre de mon cours une formule du cardinal Lustiger lors d'une des premières ordinations qu'il a célébrées en tant qu'archevêque de Paris : le sacrement qui garantit les sacrements. Et donc si nous n'avons pas le sens du sacrement de l'ordre dans sa richesse, dans sa richesse ternaire, la porte du service et puis la configuration au sacerdoce du Christ par le sacrement de l'ordre au niveau presbytéral, la place aussi apostolique de l'épiscopat avec tout ce que Vatican II a approfondi, et bien on sort de la richesse de la culture proprement chrétienne. Et je crois très important, là aussi il y a parfois des approximations sur la remise en cause du modèle tridentin, il est manifeste qu'on n'a pas beaucoup lu cette richesse pour le sacerdoce baptismal à Trente qu'est le décret sur la justification, qui est à mon avis un des plus grands et des plus beaux textes de la tradition chrétienne, si on comprend Vatican II comme une atténuation de la sacramentalité, on passe complètement à côté de la remise en valeur du sacerdoce baptismal et on n'entre pas dans cette innovation enracinée étonnante qui est le préambule de Lumen Gentium : l'Eglise est en quelque sorte le sacrement, c'est-à-dire le signe et le moyen de l'union intime avec Dieu et de l'unité de tout le genre humain. Une culture de l'appel est une culture du sacerdoce du Christ s'exprimant dans le sacerdoce baptismal fondé dans la vie sacramentelle au cœur de laquelle le sacrement de l'ordre a une mission modeste, seconde mais décisive de permettre la sacramentalité d'être pleinement déployée. Et au cœur de la sacramentalité, il y a la logique de l'offrande des dons reçus. Une culture de l'appel, c'est une culture de l'offrande.

### 3. La liberté de l'Esprit Saint

Et j'en viens à ma 3<sup>ème</sup> série de réflexions, pneumatologique celle-là, la liberté de l'esprit. J'ai aussi longtemps enseigné la **grâce**, excusez-moi de profiter de cette séance pour retrouver mes joies d'enseignant, si elles ne sont pas absentes de la vie épiscopale. Je crois que de manière inconsciente aussi disciple de Pascal que je sois et que je désire être, nous sommes prisonniers d'une sorte de jansénisme caché alors pas au sens seulement pour le coup du dolorisme, de l'esprit négatif, mais plutôt du sens de la grâce seulement efficace. Vous savez, la grâce efficace, c'est que, pour les jansénistes, la grâce par excellence c'est la grâce qui nous fait agir en dépit de nous-mêmes. Et donc Dieu n'agirait vraiment dans notre vie que contre nous, voilà pourquoi quand quelqu'un agit bien, c'est le signe qu'il a la grâce efficace et voilà, ça rejoint le jansénisme et réinvente les mauvaises idées de Calvin sur la double prédestination absente de St Paul, la double prédestination, c'est cette disposition positive de Dieu qui porte tout le développement de la grâce. Et la réponse à cette erreur de limiter la grâce à une action qui vainquerait notre liberté contre elle, ou simplement vous savez pour le jansénisme, la seule liberté requise pour que l'acte soit humain, c'est la libertas à co-actionner, c'est-

à-dire il n'y a pas de contraire extérieure. Il n'y a pas de liberté intérieure, il n'y a pas de place pour la liberté intérieure. En fait, la vraie grâce comme nous la comprenons en la recevant de l'enseignement de Jésus portée par tout le premier testament, les psaumes en particulier dont St Jérôme dit que c'est une longue proclamation de l'œuvre la grâce, selon St Paul, **la grâce est suffisante**, c'est-à-dire qu'elle **agit en nous mais aussi avec nous**. C'est cet équilibre merveilleux déjà chez st Thomas mais qui est repris dans le décret sur la sanctification à Trente où un acte vraiment chrétien est à la fois de Dieu et de nous. La théorie des ordres de Pascal aurait dû lui permettre de comprendre, d'exprimer cela. Alors pourquoi est-ce que je vous dis ça maintenant ? parce que en matière de culture de l'appel, nous sommes globalement prisonniers de l'idée que l'appel doit résonner de manière impérative, voire spectaculaire, pour être authentique. Or, je crois que l'appel de Dieu et c'est l'expérience que nous en faisons les uns et les autres je pense, c'est l'œuvre de Dieu qui vient rejoindre notre liberté. Notre liberté appelée à le reconnaître et appelée à y coopérer. **La grâce opère, appelle notre coopération**. Voilà pourquoi on n'est pas en train de fabriquer des vocations, de conditionner des vocations en construisant une catéchèse, une pédagogie, une formation du discernement et de la réponse volontaire et engagée à l'appel du Seigneur, nous avons vraiment à entrer dans l'idée que l'appel se discerne par petites touches, touches légères comme dit st Jean de la Croix, qui vient rejoindre le cœur, d'être reconnu et a besoin d'un sol fertilisé par la vie de la grâce en général pour pouvoir se déployer. Alors il y a des nuits de feu, il y a vous vous rappelez, dans les exercices spirituels de st Ignace l'exemple que prend souvent st Ignace, la vocation de st Matthieu, Jésus passe, il appelle, il se lève, il y va et donc c'est la vocation qui tombe du ciel de manière verticale et il en existe mais pas le plus grand nombre des vocations et même dans ce cas-là d'ailleurs il y a eu des préparations. Matthieu, son évangile le manifeste bien, est travaillé par le 1<sup>er</sup> testament et par la 1<sup>ère</sup> alliance aussi publicain qu'il soit, de manière très profonde. Et puis pourquoi suit-il Jésus ? il n'est pas non plus forcé, c'est ce que nous dit l'évangile dans sa part de civilisation de la rencontre spirituelle. Comme dit un commentateur médiéval, pourquoi est-ce que Matthieu se lève et suit Jésus ? est-ce qu'il perçoit que, dans le psaume 44, la grâce est répandue sur ses lèvres. Les ultimes paroles de grâce, paroles qui le touchent, parole qui le rejoint. Encore faut-il pour cela qu'il y ait une part d'écoute aussi. Alors je crois que nous avons à revenir vraiment à la compréhension profonde de ce qu'est la grâce de Dieu pour ne pas limiter notre pastorale des vocations à l'accueil plus ou moins inquiet de ceux qui auraient eu une expérience mystique fulgurante. D'abord ils ne sont pas si nombreux que cela et ensuite ils peuvent effectivement susciter une inquiétude légitime en certaines circonstances et enfin ce n'est pas comme ça que Dieu agit profondément. Et le signe un peu extraordinaire, l'expérience singulière, elle est plutôt ce qui vient préparer l'expérience profonde de la grâce, à la fois libératrice et appelant le concours de notre liberté. Le fameux texte d'Elie à l'Horeb où l'on explique toujours que Dieu parle toujours dans le silence et non dans le tremblement de terre, je trouve que l'on passe à côté de la logique de ce texte. Il faut qu'il y ait un tremblement de terre pour réveiller Elie, c'est parce qu'il y a eu le tremblement de terre, l'ouragan etc... qu'il va entendre Dieu qui lui parle non pas vous savez bien dans la brise légère mais dans le bruit d'un mince silence. De la même manière, le buisson ardent, il y a le signe que Moïse ôte ses sandales, se met à l'écoute de Dieu. Et donc entrer dans ce mystère de l'esprit qui vient chercher notre liberté, susciter notre liberté, me semble décisif pour une authentique culture de l'appel.

Et j'en viens au 2<sup>e</sup> point de cette 3<sup>e</sup> partie, '**de la précaution stérilisante au risque vivifiant**'. Là nous sommes en plein dans notre sujet. Aujourd'hui, en ce moment, je pense que nous ne prenons pas suffisamment conscience de ce qu'un principe de précaution invasif, sur-interprété et appliqué à tous les domaines de la vie stérilise notre vie commune. Le principe de précaution est entré dans le droit international, je crois, en 1972 lors d'une conférence sur l'environnement, il est entré dans notre Constitution quand nous y avons fait entrer la charte de l'environnement je crois en 2005. C'est un principe qui est très utile en matière de biotechnologie, par exemple, malheureusement c'est le domaine dans lequel on l'applique le moins puisque le législateur est toujours sourd quand on propose d'appliquer le principe de précaution dans les questions bioéthiques mais il est devenu une sorte de

règle générale, il est devenu une sorte de principe de peur, or la vie c'est le risque. Personnellement j'aimerais qu'il y ait une réflexion sociale pour renoncer au principe de précaution et le remplacer par le principe de risque raisonnable et proportionné. Et la vie humaine ne peut pas se déployer sans un sens de la liberté alors que la liberté soit blessée, il ne faut pas s'en étonner, nous avons besoin du Christ sauveur et de la libération de l'esprit pour vivre en vérité mais nous avons à en prendre conscience. Je suis frappé parmi les jeunes que nous accompagnons de voir que certains qui sont pourtant assez avancés dans leur discernement, qui ont déjà un certain âge, ont déjà fini leurs études, travaillé, peuvent avoir énormément de mal à faire le pas en avant parce qu'on pourrait dire la même chose pour l'âge du mariage par exemple, l'âge pour entrer dans la vie consacrée, parce qu'il y a une grande difficulté à ne pas avoir toutes les assurances possibles et imaginables pour avancer. Et nous savons bien que ces assurances nous ne les avons jamais et heureusement parce que sinon nous serions complètement enfermés dans une sorte de scaphandrier, si nous avions toutes les assurances. Et vous voyez, il est très très légitime, je vous encourage tous à garder votre masque également pendant cette conférence, et je remettrai le mien aussitôt après, et c'est très bien que les aumôniers d'hôpitaux se mettent pratiquement en scaphandrier comme m'a dit un prêtre de mon diocèse quand il est allé à leur rencontre pendant le Covid dans sa phase la plus forte, c'est très bien mais aujourd'hui, c'est ça où cette crise sanitaire est très intéressante parce qu'elle met en lumière de manière symbolique beaucoup de choses très profondes dans notre société qui dépassent la crise sanitaire, chacun voudrait en quelque sorte vivre dans une tenue de protection absolue et c'est pas ça la vie. C'est marcher, c'est dépasser la peur de tomber mais pas de manière irrationnelle, ça ne condamne pas le discernement, non. L'enfant analyse il est capable de faire un pas, puis un autre, il a ses points d'appuis, il a son équilibre, donc le risque, vous voyez, en matière de discernement comme évêque, même quand on a de très bons conseils de séminaires, appeler quelqu'un aux ordres c'est une décision très grave, une décision au sens lourde de conséquences, un véritable risque, ce risque il est raisonnable et proportionné mais ça reste un risque et si on attend évidemment d'avoir des candidats absolument parfaits pour les appeler, on en attendra assez longtemps. Et d'ailleurs, si ça avait été l'attitude de nos supérieurs, nous ne serions même pas là pour attendre et donc je crois que la culture de l'appel doit être une **culture de la grâce libératrice, appelant la coopération de notre liberté** et nous aidant à dépasser la peur en particulier dans un contexte culturel où le principe de précaution est devenu à certains égards stérilisant. Je conclus en vous encourageant, vous voyez, à ne pas simplement rester dans votre réflexion d'aujourd'hui et je suis sûr que c'est le cas, avec le service qui nous réunit, ma sœur et puis Vincent et Mgr Lacombe, je crois que nous avons un peu à élaborer tout ça et nous donner quelques instruments pour l'explicitation de l'appel, la formation des cœurs et des personnes et l'accompagnement. Les remarques que faisait Bertrand tout à l'heure sur l'accompagnement personnel, l'accompagnement collectif sont extrêmement utiles, il y a parfois des prêtres qui deviennent obsédants par leur propension à parler de la vocation en toute circonstances et les jeunes finissent par avoir peur d'aller en camp scout, aux JMJ parce qu'ils vont entendre parler vocation matin midi et soir, les journées où on en parle peu, et en même temps c'est important de pouvoir annoncer la bonne nouvelle de l'appel du Seigneur. Du coup je trouve très important de travailler pour mettre par écrit, enraciner dans l'écriture, dans la foi de l'Eglise, des points de repère à la fois pour soi et pour les jeunes sur la vocation, sur l'appel. Et ce sera peut-être pour moi le thème pour une prochaine année pastorale, mais la précédente est suffisamment récente donc on peut la laisser reposer encore un peu, je crois que nous avons vraiment à nous entraîner à expliciter de manière formelle, disons, la manière dont la culture de l'appel peut prendre corps, comme culture de l'adoration, du salut et de la liberté spirituelle.

Merci de votre attention.